

# Tenir conseil

Du déni au défi, quel devenir ?

par Alexandre Lhotellier  
Le Mans, 24 septembre 2010

**NDLR.** *Alexandre Lhotellier a conceptualisé la démarche de Tenir conseil, délibérer pour agir (éd. Seli Arslan, 2001). Universitaire à Nantes, plus de cinquante années de travail, de réflexions, d'expériences, de lectures, d'interventions auprès des personnels soignants, d'éducation, de la formation, des entreprises... Alexandre Lhotellier a une longue histoire commune avec l'orientation. Il a été invité au Mans, dans le cadre des 59<sup>èmes</sup> journées nationales de l'orientation de l'association des conseillers d'orientation-psychologues de France, à apporter son témoignage de plus de 50 ans au service du conseil et du développement de l'humain. Cette intervention d'une heure s'est ouverte et conclue sur le chant a capella Plac'hig Eusa / La petite fille d'Ouessant, par Yann-Fanch Kemener, dans Enez Eusa, compositeur Didier Squiban, éditions musicales Bourgès, 1995. L'enregistrement intégral de la conférence d'Alexandre Lhotellier est disponible sur le blog Conseiller en temps de crises <http://cio72.ac-nantes.fr/dotclear>*

**Note préalable de l'auteur.** Pour garder sens de ce qui fut dit, je ne change pas un mot, mais une parole n'est pas un texte. Je suis encore plein de confusion de tout ce qui a été abrégé, « comprimé », et de tout ce que je n'ai pas réussi à dire.

Que dire, que peut-on dire, que faut-il dire aujourd'hui ? Il y a près de quarante ans, à Montpellier, je vous disais déjà : « *est-ce scandaleux de parler du conseil à des conseillers ?* » Et je suis encore avec la même obstination qu'aux premiers jours, avec cet entêtement de ne pas céder sur l'essentiel. Bien sûr que je suis triste de ce qui n'a pas été réalisé. Tristesse de l'historien, disait Marrou (1939). Je pense aussi à *L'étrange défaite* de Marc Bloch (1940)... Bien sûr que c'est triste de disparaître dans l'inachèvement, mais rien ne finit avec nos vies. D'autres viendront après nous qui iront plus loin.

Nulle résignation dans mon propos, je ne suis pas venu jouer de la flûte quand le bateau est en danger. C'est plutôt un chant de combat que j'aimerais entonner. Ce n'est pas radoter du passé qui importe, mais fonder un devenir. Pourquoi témoigner ? Parce que nous sommes vivants – Sartre craignait qu'on entre dans un mort comme dans un moulin – et parce que certains qui se disaient « *votre ami* » vous enterrent avant l'heure. Donc un témoignage pour aider à penser, à inventer et à agir ensemble. Témoigner, c'est contribuer à l'avènement ou à la croissance de ce dont on témoigne. C'est rendre hommage à un métier difficile. Ce n'est pas un simple constat. Mais grand témoin, il y a peut-être des petits... Est-ce le grand âge qui donne ce titre ? Mais qu'attendent-ils donc d'un vieux, d'un senior, d'un ancien ? Va-t-il radoter le passé ? Le grand âge, est-ce une vertu, une fatigue ? Non, c'est une souffrance.

Que s'est-il donc passé depuis cinquante ans pour en arriver là où nous sommes aujourd'hui ? Je ne sais pas si je suis petit ou grand témoin, mais témoin, c'est martyr. Le témoignage, c'est un combat. Il faut porter, porter jusqu'à la fin toutes les idées qu'on

soulève, les valeurs qu'on défend. Je suis amusé ou attristé de voir comment on m'utilise aujourd'hui, selon le jeu social que chacun joue. Poil à gratter de certains, je ne suis pas sûr qu'on aime le monde de la mémoire. Un travail de mémoire, ce n'est pas un travail de répétition, mais une reprise. Prendre de nouveau ce qu'il y a de fondamental dans chaque époque de vie. Témoigner, c'est l'honneur d'un être qui ne vit pas dans l'aveuglement ou l'urgence d'un présent seul. Nous sommes une longue histoire, et il y a une longue histoire à ouvrir.

Que dire qui n'a pas été dit ? Impression des vagues de la mer qui reviennent sans cesse. Combien de temps faudra-t-il encore pour que ça change ? L'impression de vivre un terrible discours : « *il faut accompagner plus, mais faites plus court !* », ou « *faites un bilan approfondi, mais dans un temps de plus en plus court* »... Les moyens donc. Mais comment comparer le coût d'un étudiant de Fac à un étudiant de Polytechnique ? Comment évaluer pour l'avenir ce qui ne rapporte pas dans l'immédiat ? Donc l'orientation, qui est au long de la vie, n'a pas sa place comme totalement elle devrait l'avoir. Témoigner, dites-vous ? C'est peut-être la juste colère des témoins. Que dire dans l'obligation de compression ? Je suis devenu un com-primé... Alors, que dire, que peut-on dire, que faut-il dire quand on s'est trompé ? Un témoignage, c'est un appel à la réflexion, pas une conclusion.

## **Transmettre**

Transmettre, c'est mettre en mouvement, c'est un passage de relais, ce n'est pas répéter du passé. Mais transmettre quoi ? Un savoir, un sens de vie, un devoir de transmission, un legs ? Qu'est-ce qu'on peut léguer avant de disparaître ? Le pouvoir du commencement, voilà ce qu'on peut léguer d'abord. On peut naître à tous les âges. Pour moi, la tradition est une source, une ressource. Étonnée de voir son petit-fils en Sorbonne, ma grand-mère m'avait dit : « *mais qu'est-ce que tu fous là ? Tu vends du vent* ». Je lui avais répondu que c'était le souffle de l'Esprit saint et que, dans ce cas, le vent était important...

Tradition, transmission, mais laquelle ? Même si on veut transmettre ce que l'on croit, on transmet – ce qui est grave peut-être – ce que l'on ne sait pas. Le plus difficile, c'est l'inachèvement. Mais la sagesse, c'est de savoir s'arrêter à temps. Témoin, transmettre, nous sommes une longue histoire inachevée. Transmettre parce que j'ai reçu, parce que j'ai une dette envers ce que j'ai reçu, envers mes professeurs Bachelard, Piaget, Merleau-Ponty, Eric Weil, Jean Wahl, Mounier, Béguin, Ricoeur, etc. Il y a toute une cohorte de gens qui nous ont

précédés, qui nous ont fait des signes. Transmettre non pas un contenu – chaque génération refait l’Histoire – mais un contenant. L’Histoire est une course de relais.

Comment humaniser l’inhumain en chacun de nous ? Non pas parler de l’humanisme ou de l’humanitaire, mais chaque jour de l’inhumain en nous. Qu’est-ce que nous avons fait non pas à la transmission, mais à la transmutation, à la transfiguration ? Une transmission, c’est un témoignage pour une reprise (Kierkegaard). Nous ne naissons pas seuls ni de rien. Nous sommes pris dans une Histoire, et ce n’est pas indifférent d’être né en 1780 ou en 1929. La transmission n’est pas la fabrication d’une répétition de conduites, mais au contraire l’exigence de constructions innovantes, parce que les conditions ne sont plus les mêmes. Dans le devoir de transmettre, il y a une exigence, celle de tenir debout jusqu’au bout. Transmettre n’est pas léguer un destin préfabriqué.

Wittgenstein disait : « *Les jeux de langage sont des formes d’existence* ». Je voudrais qu’on bouscule la parole, voilà mon devoir. « *Quand on me contrarie, on éveille mon attention, et non ma colère* », disait Montaigne dans *Les Essais*. Je m’avance vers celui qui me contredit. La cause de la vérité devrait être la cause commune à l’un et à l’autre. Bachelard avait ce très beau mot : « *Saisir les instants où la parole aujourd’hui comme toujours crée de l’humain* ». Le poète dit : « *La parole est fragile. Il nous importe tant de naître embarquant dans le temps notre chair pour y tenir parole* ». Une attention à la parole est nécessaire, urgente, tant elle est galvaudée, trahie. Pas de passivité face à une propagande, face à la médiacratie. Il faut dire un mot de ce qui nous rend vivants. La parole n’est pas un enterrement. Parler, c’est dire l’essentiel qui nous réunit. L’espoir et les larmes. Mais c’est une fête que d’être réunis. Prendre au sérieux la discussion. Une discussion collective n’est pas un bavardage à plusieurs, ni une succession de monologues, mais une co-construction continue, un tissage par interactions. Bourdieu a dit des choses extraordinaires là-dessus. Un colloque, pour moi, ce n’est pas l’autosatisfaction, l’autosuffisance de chacun, et pas davantage l’effet Titanic dont je parlais tout à l’heure. Je voudrais que la parole reste festive. La parole est mon travail quotidien pour arriver jusqu’à l’autre. Mais la parole est aussi mon apprentissage continu. Nous avons à défendre la parole à cause des gens sans parole, l’espoir des désespérés, à cause de la parole humiliée, bafouée, mutilée. Une parole festive entre nous, mais à plusieurs niveaux, imaginaire, affectif, rationnel.

Je parle pour percer le mur pour vous atteindre, pour arriver jusqu’à vous, vous êtes ailleurs peut-être. Pour créer le mouvement, la vie, la dynamique.

Mais je parle aussi pour savoir ce que je veux dire, pour espérer arriver à dire ce que je veux dire. Je parle, j'essaie de parler, et c'est un travail quotidien, de tous les jours.

Je parle dans une extrême urgence, l'urgente nécessité de penser l'ensemble de l'affaire... Une tenue d'exigence pour affronter ce qui ne nous attend pas mais qui a besoin de nous pour exister.

## LE DÉNI DU CONSEIL

Conseil... Les embarras d'un mot qui a une longue histoire... On préfère toujours le changer. Aujourd'hui, on en est à *l'accompagnement*. Ma génération a d'abord parlé de *l'aide*. Pour ma génération, l'accompagnement, c'était pour les mourants. On parle beaucoup d'accompagnement, mais pas de *cheminement*, il y a toujours ce problème de la réciprocité.

Le déni du conseil, c'est la maltraitance théorique d'une pratique, les embarras d'un mot qui a une longue histoire, la maltraitance institutionnelle, le silence des usagers, la confusion entretenue entre les néo-conseillers, les conseillers en tout genre, la multiplicité des institutions qui les emploient. Décalage grandissant entre les discours officiels et les pratiques ordinaires, entre la professionnalisation des conseillers et l'État actuel, le sens de l'orientation que l'on voudrait réduire à l'information seulement. Il y a vraiment un sens en danger.

Tout ceci crée un malaise rampant, une souffrance continue, des révoltes jamais prises en considération. Comment se fait-il qu'il n'y ait pas eu de défense active de l'orientation ? De la même manière qu'on a fait glisser, disparaître des psychologues de l'AFPA, je trouve que là, il y a un vrai problème de la conscience historique que nous pouvons prendre. Pour moi, la tragédie commence avec l'absence d'histoire, l'absence de mémoire. Poussés par l'urgence de la vitesse, les contemporains vivent dans la précipitation aveugle. Depuis 1939 et *The art of counseling* par Rollo May, qu'y a-t-il eu comme publications sur le conseil ? Depuis que Rogers a publié en 1942, on l'a plus ou moins enterré <sup>(1)</sup>... et on le redécouvre aujourd'hui... Antoine Léon et sa *Psychopédagogie du projet professionnel* (1957)... Le voyage de Rogers en France en 1966... Création de l'IFEPP<sup>(2)</sup> et de l'ARIP<sup>(3)</sup> en 1974... Le bilan de compétences en 1991... Nous avons à problématiser cette histoire, à questionner le devenir. L'histoire nous oblige sans cesse à être questionneurs engagés. 1973 : *Où vont les pédagogies non directives* (Snyders)... 1974 : *Vers une pédagogie institutionnelle* (Oury et Vasquez)... 1989 : *Qui c'est l'conseil ?* (Pochet, Oury)... Tenir conseil en classe me paraissait aussi important. Mais je voudrais aussi nommer Super et ses articles parus dans le Bulletin de

psychologie (1958-1959), Hélène Angeville, Geneviève Latreille, Robert Solazzi, Josette Zarka...

Pour illustrer le déni du conseil, un propos saisissant d'Henri Piéron : « *Chaque cas particulier se présente dans un complexe tel que l'on ne peut en rencontrer un autre qui soit réellement identique. Il doit donc être embrassé dans une clinique d'ensemble avant de pouvoir, d'après les pronostics de probabilité, établir un conseil utile et le faire accepter, car un conseil dont on aurait la certitude qu'il ne serait pas suivi ne serait pas un conseil* », in *Traité de psychologie appliquée* (1954). On oublie beaucoup que le conseil, c'est tenir conseil ensemble, depuis le conseil de village. Dans *Le conseiller du Prince, de Machiavel à nos jours, genèse d'une matrice démocratique*, Paris, PUF, 2003, 445 p., le philosophe Robert Damien le démontre. On oublie que *soviet*, ça veut dire aussi *conseil*. Et maintenant, on voit apparaître le constructionnisme socio-existential, dont je suis un adepte fervent...

## LE DÉFI DU CONSEIL

Bertrand de Jouvenel, dans *L'art de la conjecture* (1964) : « *Bientôt, on s'étonnera que la prodigieuse expansion des arts de moyens, technologie, etc. ait tant tardé à être suivie d'une expansion des arts de conseil. Cette dernière se produira à coup sûr dans ce qui reste du siècle* ». En 1340, l'écrivain britannique Chaucer : « *Les hommes peuvent conseiller à une femme de rester seule, mais le conseil n'est pas un commandement* ».

Il y a un problème franco-français du conseil, car des milliers de praticiens qui portent le titre de *conseiller* assument cette fonction mais ne sont pas très curieux de l'approfondir. On s'est battu pour être psychologue, pas pour être conseiller. Et tout d'un coup, maintenant, on nous vend du *coaching*, via l'Amérique du Nord. Il pourrait y avoir un *conseillisme d'État* – on confond trop le conseiller avec le directeur de conscience ou le commissaire politique –, la *conseillite libérale*, et désormais quelque chose d'autre, qui n'est ni l'un ni l'autre. J'allais oublier le *conseil en management, en institutionnel*. Mais c'est de l'économie, du droit, et pas du tout de la psychologie.

### Un défi, c'est une provocation

On est mis au défi de réaliser en pratique et en vie ce qui correspond aux savoirs construits. Mais est-ce qu'on va relever le défi ? Il n'est pas d'autre origine que la blessure singulière, différente pour chacun, que toute personne porte en elle-même face à la violence, à la souffrance d'existence. C'est ça, le tenir conseil. Le défi d'un état social actif correspondant à développer l'activation des citoyens. Et non pas un État-providence qui donnerait tout. C'est

un défi à plusieurs niveaux. C'est le développement humain, humanisé, d'insertion. Les sciences humaines ne sont pas une nouvelle manière de servir les pouvoirs en place, mais au contraire au service de l'humanisation de l'inhumain. On essaie d'étouffer les sciences humaines en les soumettant soit à l'argent, soit au pouvoir, soit au commerce. L'enjeu des sciences humaines n'est pas de servir un pouvoir, mais d'être intempestives, de nous élever au-dessus de la déficience des temps présents, de réfléchir sur le devenir. Le défi, car la cause est aussi dans l'existant. Crise et création sont liées. Car on ne peut pas transformer le savoir en marchandise, en manipulations extrêmes sur le devenir des gens. Le défi, car le savoir vivant est un feu qui fait naître une vie attentive. Le défi relevé de faire face au trop d'heures englouties dans l'irritante nécessité des choses. Le défi de la démocratie, le défi de la solidarité, le défi du lien social, le défi d'une démocratie participative, d'une démocratie délibérative, d'une démocratie citoyenne. Une conception vive de l'orientation, un espace public cohérent, une culture pratique partagée, et non pas des discours sur les médias. Une recherche active, une évaluation-conseil continue. Une culture humaine pour créer une autre démocratie.

Le conseil, ce n'est pas simplement le conseil à deux. Après 1968, le groupe a fleuri de partout. Et aujourd'hui, c'est comme si les groupes n'existaient plus. On oublie trop le groupe. Le conseil de groupe est plus qu'important, politiquement d'abord. Et ne pas oublier le conseil de village et la palabre. Pourquoi aimé-je le modèle de la palabre africaine ? Parce qu'à la fin, l'objectif est de sortir en bon état de la réunion. Le groupe comme laboratoire commun qui permet à chacun de construire son expression. Je suis favorable au développement des conseils de quartiers, des conseils de familles, des conseils de classe... qu'il nous faut revoir.

### **Fonction critique du conseil**

Les premiers avatars du *conseil* sont les aventures du mot, ses malheurs et ses métamorphoses. Le choix d'un mot n'est pas indifférent. L'expérience montre que l'indifférence pour le débat de mots s'accompagne souvent d'une confusion d'idées dans la pratique. Pour beaucoup, *conseil* reste bloqué dans un adage populaire, *donner des conseils*. Accepter ce seul sens, c'est comme si on prenait tous les mots usuels de la langue courante comme *groupe*, *personne*, *intelligence* dans leur sens immédiat, sans jamais en travailler le sens. Or cette pratique du conseil est balisée depuis près de cent ans par des théories, des recherches, des institutions. Comment refuser d'en tenir compte ? Ce refus est déjà un premier signal.

Proférer un nom, disait à peu près Bachelard, c'est laisser tomber dans une solution la goutte qui provoque un précipité. Alors, dès qu'on prononce le mot *conseil*, des préjugés surgissent. Affirmer que, malgré les milliers de conseillers en fonction, le conseil est une notion confuse, floue, c'est se contenter de répéter un sens banalisé du terme, peut-être parce que cela arrange tout le monde. Après tout, au lieu de se lamenter sur le mot, on pourrait travailler à le préciser, ne serait-ce qu'à partir du constat qu'il a la vie dure. Ce qui me paraît important, c'est de travailler le sens même.

Le conseil a été trop souvent aussi identifié à une psychothérapie accélérée ou raccourcie – donc comme superficiel, inefficace – ou à un examen qui aboutit à un traitement ou à une solution-recette. Certains pensent que tout peut se résoudre en adoptant le mot anglais *counseling*. Mais outre que *counseling* n'est pas *consulting*, suffit-il de plaquer un mot anglo-saxon sur une réalité française pour qu'il y ait une meilleure compréhension d'une pratique nouvelle ? En utilisant le mot anglo-saxon, est-on plus sûr, plus au clair, sur le conseil ? Qu'est-ce qu'adopter un mot étranger si ce n'est pour ne pas se fatiguer de travailler en français ? Ne pas oublier que, pour beaucoup de gens, *counseling* a toujours été lié à *psychothérapie*. Ce n'est pas une simple question de traduction. L'équivalent sémantique ne saurait être que le transport dans un autre lieu d'une même quantité intelligible. Nous avons à travailler sur le sens même du mot conseil. Pour moi, le *consilium* n'est pas du tout un avis, une indication, mais *délibérer pour agir*.

### **Trois aspects de la démarche de conseil : le dialogique, le *kairos*, l'agir**

#### ***Le dialogique***

C'est le fondement du conseil. Mais il ne suffit pas de prononcer ce mot pour que le dialogue existe. Le dialogique est un apprentissage permanent, il n'est pas donné comme un modèle a priori. Dialoguer est un mot très/trop répandu : est-ce un apprentissage, un entraînement, ou est-ce un don ? Et s'il y avait entre nous une inaptitude au dialogue ? C'est Gadamer qui, dans *Langage et vérité* (Gallimard, 1995), nous parle de l'incapacité à dialoguer... Nous prononçons le mot, mais à condition de ne pas agir. Prenons *le dialogue* alors qu'il est en train de disparaître... Mais la parole n'existe que dans le dialogue : une disponibilité ou non à l'autre. Rarement un dialogue à plusieurs est possible en même temps. Le réapprentissage du dialogue est la condition même du dialogue. L'incapacité au dialogue ne se voit pas elle-même en soi, mais chez l'autre – c'est toujours l'autre qui ne dialogue pas –. Partir de l'autre, tenir l'entre, ouvrir le soi. Nous avons nécessité de travailler le sens même du dialogue, l'exercice du dialogue. Partir de l'autre, la reconnaissance de l'autre, sa différence. Tenir l'entre, explorer la résonance – qu'est-ce que ça me fait, ce qu'il est en train

de me dire ? –. Et ouvrir le soi, c'est-à-dire travailler à ma présence. Nous avons un entraînement dialogique permanent, quotidien, à faire avec chaque personne. Dialoguer avec soi est la condition même de dialoguer avec l'autre. La parole n'est pas une opinion flottante, c'est un travail sur soi, un débat entretenu avec soi en permanence. L'exercice existentiel et l'entraînement continu au dialogue sur soi. Le dialogue n'existe pas en soi ; il n'est pas donné comme un cadeau ; il est un travail permanent à refaire sans arrêt. Et en effet une pratique dialogique peut être rarissime dans nos établissements et dans nos vies.

### ***Kairos***

L'action du temps n'est pas anodine, c'est un élément central de toute pratique. La pratique n'est pas dans le temps, elle fait le temps. S'intéresser à la question traitée, constituer un centre d'intérêt, c'est rendre actuel, présentifier. Ce qui donne forme à la démarche de conseil, c'est un art du temps. Nous avons enfermé le temps dans une petite boîte en métal à laquelle nous avons donné le nom de montre. Proverbe africain : « *Jette ta montre et garde le temps* ». Mais le temps est une rareté que je construis. Le temps est aussi ma relation à l'autre. J'ai fait mienne la devise de Winnicott : « *Quel est le minimum indispensable ?* » Leroi-Gourhan dans *Le geste et la parole* (1964) : « *Le fait humain par excellence est peut-être moins la création de l'outil que la domestication du temps et de l'espace, c'est la création d'un temps et d'un espace humains* ». Au temps de l'Internet, on pourrait se souvenir de ça. Et le poète Yves Bonnefoy : « *l'acte de la présence est en chaque instant la tragédie du monde et son développement* ». Et Montaigne : « *Quand je danse, je danse ; quand je dors, je dors* ». Et Éluard : « *je voudrais m'assurer du concret dans le temps* ». Alors que nous savons bien, comme le dit René Char, que « *l'essentiel est sans cesse menacé par l'insignifiant* ».

Comment maîtriser la multiplicité des temps sociaux ? Le *kairos*, le *temps kairologique*, c'est l'entrée en résistance contre la tyrannie du temps chronophage et l'impérialisme de l'urgence, de la vitesse, de l'urgence permanente, l'accélération du temps mondial. Tenir l'instant, ce n'est pas brusquer la durée, mais augmenter notre capacité à accueillir l'événement. Tenir l'instant, c'est créer notre disponibilité pour être plus présents à nous-mêmes, aux autres, à la situation. Tenir l'instant, ce n'est pas se précipiter. L'instant, c'est constituer des déclics, des déclenchements, des points de départ, des commencements. Et Bachelard, dans *La dialectique de la durée* (1950) : « *C'est précisément en prenant conscience de l'ordre des déclics que l'on accède à la maîtrise de soi dans une action compliquée et difficile* ».

### ***L'agir***

Coller, à chaque instant, à la précision du possible requiert un travail de perpétuelle invention quotidienne pour affronter la durée, la contradiction, les conflits, etc. Le *kairos*, c'est comment, par le déclic de l'instant, être à la hauteur de l'ordinaire et non pas de l'extraordinaire. La voie de l'extrême ordinaire, c'est débanaliser l'acte ordinaire. Il n'y a pas de détails, tout est signe. Valoriser l'instant comme création. L'ordinaire est une capacité de résistance à la routine aveugle, une capacité de réactivité à l'imprévu. Chaque rencontre est unique. Ce n'est pas la mort qui est tragique, c'est de ne pas vivre tous les jours. La praxis est quotidienne, ordinaire.

## LE DEVENIR DU CONSEIL

Je plaide pour une formation au devenir. Le devenir n'est pas de l'histoire. L'histoire désigne seulement l'ensemble des conditions, si récentes soient-elles, dont on se détourne pour devenir, c'est-à-dire pour créer quelque chose de nouveau. Relire Deleuze mais aussi Péguy (1873-1914) dans *Clio* (ouvrage posthume). Le devenir, ce sont des actes qui ne peuvent être contenus que dans une vie et exprimés par un style. Je suis très soucieux du style de la démarche du *tenir conseil*. Devenir, c'est devenir humain, l'humain en devenir continu. Nous ne naissons pas humains, ça recommence, les bagarres avec chaque génération, avec chaque naissance.

Devenir humain, c'est une exigence de qualité de vie au-delà des savoirs, c'est diminuer l'inhumain dont je parlais antérieurement. On ne peut comprendre une vie sans comprendre le devenir, la succession des moments qui ne sont pas seulement une trajectoire déjà tracée à l'avance. Le devenir n'est pas une partie de l'histoire mais, au contraire, il s'agit de créer quelque chose de nouveau. Tenir conseil est une œuvre ouverte et non pas formatage, non pas un passé dépassé, répété à plusieurs centaines d'exemplaires ; ce n'est pas une simple gestion des affaires, mais une invention de l'a-venir. Devenir, ce n'est pas la prospective ou le commissariat du Plan ou le Futuribles (Bertrand de Jouvenel), c'est le combat du sens de l'immédiat pour que les choses changent au quotidien. Devenir est le contenu propre au désir. Désirer, c'est passer par des devenirs. Devenir n'est pas une généralité ; il n'y a pas de devenir en général, sauf pour les sociologues... Kierkegaard : « *Si je devais me souhaiter quelque chose, je ne me souhaiterais ni la richesse ni le pouvoir, mais le sens passionné du devenir, tout ce qui importe, qui pétille, qui embaume, qui stimule comme possibilité. Il n'est de fidélité au passé que dans l'avenir* ». Bachelard parle de l'existence en devenir : « *L'existence maxima, l'existence en tension, en tension vers un avant, vers un plus avant,*

*vers un au-dessus. Tout devenir de pensée, tout avenir de pensée est dans une reconstruction permanente de l'esprit ».*

Alors, quid du devenir dans les pratiques ? C'est d'abord ***l'écoute des silences***, et d'abord l'écoute des usagers. Je n'entends pas les usagers parler. Thierry Gaudin (1978) a montré que l'écoute était la source d'inventions, de changements, d'innovations pratiques. L'écoute des *usagers citoyens et personnes humaines*, et non seulement qualifiés de *bénéficiaires*. L'écoute des situations des usagers par des praticiens qui portent toute la charge du contact direct avec les personnes et les souffrances. L'écoute des situations concrètes pour ouvrir de nouveaux chemins. C'est ensuite ***le souci de la formation professionnelle*** : on ne peut impunément passer de stages et sessions de 4 fois 3 jours (avant) à des sessions de 1h ou 2h (maintenant). C'est aussi le ***travail des pratiques, le soin de l'ordinaire unique***, savoir marcher dans la gadoue... C'est encore le ***changement de l'espace public*** : où parle-t-on de l'orientation ? La médiocratie parle si peu d'orientation... Nous avons à créer un espace public de l'orientation, à faire comprendre la conception de l'orientation par tous, y compris les plus modestes. Il faut aussi (re)créer des ***conseils des usagers***, dire ce qui va, ce qui ne va pas. Mais il faut encore donner place à l'imagination, à l'imaginaire : découvrir, inventer, reconfigurer l'imaginaire des pratiques. Voir aussi Donald Schön et *Le praticien réflexif* (1993), mais aussi Florence Giust-Desprairies in *De la clinique* (2006) ou *Formation clinique et travail de la pensée* (2008). Enfin, ***l'intelligence du partage***. C'est l'un des grands problèmes de la concrétisation du dialogique, l'intelligence du partage entre nous. Je trouve qu'on est trop chacun tout seul, ou chacun en rivalité avec l'autre. Et les théoriciens s'entretuent à coup de théories. Créer des réseaux de résistance, des réseaux de réflexion, une approche plurielle des conseillers. Peut-on ouvrir un questionnement pratique sur tous ces points ? Imaginer des ouvertures, des percées ? Peut-on mettre en chantier des questionnements, où chacun ne soit pas tout seul ? Pour moi, il y a des silences qui hurlent. C'est comme si on n'avait rien appris, comme si on recommençait toujours les mêmes erreurs.

### **PUISQU'IL FAUT CONCLURE...**

L'orientation est un sport de combat, un sport de haut niveau. Nous avons à nous préparer à ça. Qu'avons-nous apporté aux autres ? Il faut des chercheurs, des professeurs, mais il faut aussi des praticiens de l'existence ordinaire. Pas seulement des experts ou des thérapeutes. Je ne crois pas à l'humanisme en général ni à l'humanitaire ailleurs que chez soi. Qu'est-ce qui nous reste ? Qu'est-ce qui nous reste quand il ne reste rien ? Ceci :

Nous pouvons travailler à diminuer l'inhumain dans chacun d'entre nous

Car l'essentiel, le primordial, le fondamental, c'est de ne pas empêcher l'autre d'exister, d'être humain. Souvenons-nous que la destruction des Juifs s'est faite dans la grande banalité. Cette mutuelle et primitive reconnaissance, ce banal allumé : comment être au plus proche des gens, et non pas une technicité de jargon. Le savoir n'est pas une propriété de quelques-uns, il est un partage essentiel.

### *Le tragique*

Pour finir, comment ne pas nommer le tragique ? Chaque acte créateur comme une prise de conscience du tragique, de la condition humaine et de la joie en acte présent. Comment dire cela après la faillite de l'humanisme ? Après les deux guerres mondiales au 20<sup>e</sup> siècle, après Pol Pot, après toutes les barbaries massives, nous continuons au quotidien des barbaries sordides. Peut-il y avoir après nous des sources de conscience humaine ? Je pense au mot de Steiner : « *L'enseignement, c'est la maladie de l'espoir nécessaire* ». Alors, mon propos, c'est comment rester débutant jusqu'au bout ! Le tragique n'est pas dans l'enchaînement des événements, mais dans nos réactions à nos déterminations. Le tragique serait la banalisation des contraintes, des conflits, des échecs. Assumer ses limites, répondre aux défis de l'époque, devenir acteur de soi-même. On ne peut plus être des zombies rationnels complètement étrangers au tragique quotidien. Ne pas voir le tragique, c'est se rendre complice de ce qui n'est pas affronté. Il faut rêver avec énergie que l'avenir ne sera pas le passé, que l'histoire humaine est lente, paresseuse par rapport aux techniques, aux vitesses des outils, des objets, des nouvelles qui nous entourent.

Le projet de devenir enfin des êtres humains, et non pas des animaux sauvages, met beaucoup de temps à devenir concret. Quand vous avez vécu consciemment les guerres – je suis un enfant de la guerre, on a vu les bombardements et les tués –, on pensait que les jours heureux étaient arrivés... Et bien, non, c'est à recommencer ! Le tragique, c'est la violence, ce sont les souffrances et les silences alliés aux mutismes ; c'est l'abyme de la socialité dans la constitution du vivre ensemble. La vraie leçon du tragique n'est aucunement la fascination paralysante du malheur, il y a toujours de nouvelles données. La tragédie a pour thème l'action continuée pour construire la Cité. Tragique n'est pas synonyme de résignation, de pessimisme, d'accablement, de fatalité, mais au contraire l'affirmation de l'existant, une affirmation redoublée, une affirmation de vitalité jusqu'au bout, la difficile complémentarité de Dionysos et d'Apollon. Oui, il y a au fond de moi tout le cri d'avant pour dépasser dans le

combat toutes les souffrances. Nous allons au bout des choses. Ma blessure, ma profonde blessure pour nous, c'est que nous savons ce qu'il faudrait faire, ce qu'il faut faire, mais que ça ne se fera pas : c'est trop cher, le coût est trop élevé de s'occuper des hommes vivants. Quand on a un peu le recul de l'histoire, on voit le gâchis humain, et peut-être que ne pas s'occuper de l'orientation, ça coûte plus cher à une société que de s'en occuper quelque peu.

Donc, la conscience du tragique est une nouvelle naissance à l'essentiel de nos vies, qui est d'humaniser l'inhumain. Le tragique, c'est une nouvelle naissance au sens vivant de la vie, c'est une délivrance de l'épreuve de la violence. On a pu parler de l'affrontement entre le faire face et la passivité. Le tragique, ce n'est pas la mort, mais la résignation. En finir avec les plaintes : je me bats, je me bats ! Le tragique témoigne contre l'enlèvement idéaliste, utopiste. Nous entendons toujours le comble de la détresse. Alors notre attestation de vie n'est-elle pas le choc du tragique en nos vies vivantes ? Mais le tragique engendre une conversion du regard et de l'écoute : faire face.

### *L'espoir*

Je veux identifier le conseil et l'espoir, mais non sans quelques détours. Il y a deux espoirs. En premier lieu, un grand refus : dire non ! Ce qui revient à cette question : « *à quoi tenons-nous ?* » ou « *à quoi sommes-nous présents ?* » J'en finis avec la plainte mais je ne dis pas la naïveté de l'espoir, je dis le combat de l'espoir, maintenant ! L'espoir comme une ascèse – optimisme de la volonté, pessimisme de l'intelligence, disait Gramsci –. Je me souviens de Sartre à la fin des *Mots* : « *Si je range l'impossible salut au magasin des accessoires, que reste-t-il ? Tout un homme, fait de tous les hommes, et qui les vaut tous, et que vaut n'importe qui* ». La singularité plus que l'identité. L'espoir n'est pas une illusion lyrique, il est dans la nature même de l'action. Il y a dans l'espoir une sorte de nécessité : ne pas céder, ne pas être dupe. Parce que ce combat ne peut pas être solitaire, mon espoir est de supposer un corps de gens qui luttent. L'espoir maintenant, oui maintenant, car il n'y a pas d'après pour ceux qui cherchent. L'espoir, c'est un combat, une manière de saisir la fin comme pouvant être réalisée. « *L'action est une suite d'actes désespérés qui permet de garder l'espoir* ».

Le secret de l'espérance, c'est cette fraternité dont on ne veut pas parler. Malraux disait que c'était la réponse au mal absolu, qu'il appartient à chacun d'entre nous de tisser inlassablement. Tout recommence avec chaque génération, mais on oublie trop le programme de la résistance dont je parlais tout à l'heure. L'agonie de la démocratie est un combat jusqu'à la fin des temps. L'espoir, ça signifie que je peux entreprendre une action sans savoir si je

vais la réaliser complètement. L'espoir, la confiance de beaucoup de personnes en difficulté, sont altérés. Le secret de l'espérance, c'est le secret de la fraternité. Mais désespérer, c'est donner à notre impuissance la priorité sur les ressources cachées du réel. Le monde a plus de possibilités d'être que nous ne savons voir. L'espoir, c'est le refus de la résignation à la fatalité du malheur, la résilience dont parle Boris Cyrulnik. La majorité des hommes mène une vie de tranquille désespoir, car ce qu'on appelle résignation affermit le désespoir (cf. Thoreau dans *Walden*, 1854). Comment être optimiste – si ce mot a encore un sens après tant de famines, de massacres dans notre siècle et le siècle dernier – ? S'il faudrait un cynisme total pour être optimiste, espérer c'est autre chose. La croyance naïve au progrès obligatoire, en la perfectibilité de l'homme, tout est à recommencer avec chaque génération. Alors, oui, je reste debout, comme j'ai commencé. « *Ce qui vient au monde pour ne rien troubler ne mérite ni égard ni patience* », René Char.

Donner de l'espoir dans une voie tragique, tenir conseil. Nous devons être le changement que nous voulons voir dans le monde. Le but de l'humanisation, ce n'est pas le visage qui s'efface dans le sable dont parlait Foucault, c'est le visage vivant en face de moi. L'action ne peut être une généralité. Et nous avons là le caractère irremplaçable des acteurs de base. C'est le moment unique de personnes uniques dans des situations uniques, ici et maintenant. L'inhumain, c'est l'humiliation de l'espoir d'exister entre hommes. L'espérance est l'action qui laboure le présent dans la perspective des possibles. Et Anne Frank : « *Le courage et la joie sont deux facteurs vitaux* ».

À l'exposition *Giacometti et Maeght* de St Paul-de-Vence (juin-octobre 2010), *L'homme qui marche* de Giacometti est à côté de *La femme debout*. L'homme et la femme debout pour former et transformer l'histoire humaine. J'appelle constructeurs ceux qui rêvent qu'un travail d'organisation s'ébauche dans une société détruite. Et dans « *Pour qui sonne le glas* » (1940), Ernest Hemingway : « *Nul homme n'est une île complète en soi-même. Tout homme est un morceau de continent, une part de tout, une parcelle de terrain emportée par la mer. L'Europe en est lésée tout de même que s'il s'agissait d'un promontoire, que s'il s'agissait du manoir de tes amis ou du tien propre. La mort de tout homme me diminue parce que je suis solidaire du genre humain. Ainsi n'envoie jamais demander pour qui sonne le glas, il sonne pour toi* ». Poème de Nazim Hikmet : « *L'air est lourd comme du plomb. Je crie, je crie, je crie. Être captif, là n'est pas la question. Il s'agit de ne pas te rendre* ».

## Poème chinois

de Tai Shi, poète du 18<sup>ème</sup> siècle

dans Cheng (1999), *Chu-Ta, le génie du trait*, éd. Phébus, P. 86

Le bambou n'est ni un arbre, ni une herbe  
Il ne donne ni fleurs ni fruits  
Il recèle en lui le pur souffle qui anime le ciel et la terre  
Il incarne à la fois les vertus de droiture et d'humilité  
Par souci de vide intérieur, le bambou incarne l'humilité  
Par son port droit et élancé, il incarne l'élévation de l'esprit  
Demeurant toujours vert, il conserve durablement ses vertus  
Comme il est digne d'être aimé  
Donc ce devenir bambou, tel est le rêve de l'homme juste  
Comme celui de l'artiste en quête d'harmonie

Devenez bambou ! C'est ce que suggère ce poème chinois à merveille.

« Ma vie m'a apporté une certitude, une seule, lumineuse, écrit Peter Brook. La qualité existe, et elle a une source. À chaque moment de toute action humaine, une qualité nouvelle et inattendue peut jaillir et tout aussi vite se perdre, se renouveler, se perdre encore. Cette valeur qu'on ne peut pas nommer peut être trahie par la religion, la philosophie, les églises, par les temples. Fidèles et infidèles la trahissent à chaque instant. Pourtant, la source cachée est toujours là, la qualité est sacrée, mais elle est toujours en danger. Quand j'étais jeune, je me disais : « il est possible d'arriver là dans les limites d'une vie », et je sentais au-dedans de moi l'obligation morale d'arriver là avant qu'il ne fût trop tard. Lorsque notre condition humaine me devint plus claire, je me mis à penser d'une manière plus réaliste que cela demanderait plusieurs vies. Puis le bon sens l'a emporté peu à peu. Nous ne sommes rien, rien de plus qu'une particule fugitive perdue dans une humanité qui lutte et tâtonne, s'élève et retombe sans cesse, cherchant ce point, ce *là* qui n'apparaîtra peut-être jamais. Et pourtant, à tout moment, nous pouvons prendre un nouveau départ. Tout débat, tout début a la pureté de l'innocence. Plus difficile est le développement, car les parasites, les confusions, les complications et tous les excès du monde font irruption quand l'innocence cède la place à l'expérience. Le plus dur, c'est la fin. Mais lâcher prise nous donne le seul bout de vraie liberté. La fin devient un commencement, une fois de plus, la vie a le dernier mot. »

Quand, dans un village africain, le conteur arrive à la fin de son histoire, il appuie la paume de sa main sur la terre et dit : « *je dépose mon histoire ici* ». Et après un court silence, il ajoute : « ... *afin que quelqu'un d'autre puisse la reprendre un jour* ».

C'est la grâce que je vous souhaite.

Salut ! ■

L'intervention se termine par l'audition de *Plac'hig Eusa / La petite fille d'Ouessant*, par Yann-Fanch Kemener, dans *Enez Eusa*, compositeur Didier Squiban, éditions musicales Bourgès, 1995

**Notes :**

<sup>1</sup> cf. *Pour saluer Rogers*, par Alexandre Lhotellier, revue Carrièreologie, revue francophone internationale, vol. 9, n°3, 2004, 13 p. <http://carl-rogers.fr/Pour%20saluer%20Rogers.pdf>

<sup>2</sup> IFEPP : Institut de formation en évaluation des pratiques professionnelles

<sup>3</sup> ARIP : Association pour la recherche et l'intervention psychosociologiques